

Richard Abibon

Une cure de fantasma

À propos de

A cure for life, de Gore Vorbinski

Attention, ça spoile grave !

Le glauque est à la mode à Hollywood. Après l'excellent « La forme de l'eau », de Benicio del Toro, voici une cure par l'eau qui décline essentiellement le vert sur tous les tons. Voici une cure pour l'œil, flatté par quelques images d'une beauté inouïe. Même les Alpes peuvent paraître vertes dans l'objectif de Gore Vorbinski. Là où l'on s'attendrait au bleu de circonstance, même les plus beaux sommets enneigés peuvent se refléter dans



une eau verte tirant sur le gris, coupant l'image en deux, haut et bas, les protagonistes du drame évoluant sur cette ligne miroir. Dans la scène illustrée ci-dessus, on remarquera que l'homme est en bas, le parapet du bassin lui coupant le corps au niveau du sexe tandis que la jeune femme s'est érigée au dessus de cette contingence.

Un magnifique château égrène les pointes de ses tours dans le soleil couchant. On pourrait se croire chez Louis II de Bavière, mais le contexte nous orientera bientôt vers les Carpates et la demeure parcourue de frissons de Dracula ou celle zébrée d'éclairs du Dr Frankenstein.

La beauté s'accompagne d'étrangeté : les instruments médicaux, le laboratoire, l'âge des personnages secondaires, tout cela fait référence à un passé. Surtout les instruments médicaux, dirais-je, qui sont vraiment daté « 19^{ème} siècle », âge du roman de Mary Shelley.

Lockhardt est un jeune financier aux dents qui raclent le plancher. Ayant réussi à boucler une affaire délicate pour ses patrons de Wall Street, il se voit promu d'un bon nombre d'étages, avec un nouveau bureau faisant l'angle de l'immeuble, au 35^{ème}. De là, en regardant par les immenses fenêtres, il peut avoir l'impression de dominer le monde. Pas tout à fait, car il y a encore beaucoup d'étages au-dessus et, au 70^{ème} où on le fait monter, le conseil d'administration lui fait bien comprendre qu'il sait par quelles malversations il a résolu la fameuse affaire. Du coup, ils se tiennent mutuellement par la barbichette. S'ils le dénoncent, ils tombent aussi.

Donc ils lui confient une mission qu'il n'est pas en position de refuser : ramener de Suisse un de leurs associés dont ils ont un besoin urgent pour lui faire signer quelques papiers qui sauveront la compagnie de la chute, tout en lui faisant éventuellement porter le chapeau des magouilles des uns et des autres. Que fait-il en Suisse, ce vieux loup de Wall Street ? une cure, dans le fameux château dont je parlais, transformé en clinique pour gens très riches. Quoi de plus naturel, d'autant que le traitement y est basé sur l'eau.

Les parois en inox du magnifique train suisse qui le transporte à travers les montagnes se transforment en miroir de lui-même. Un virage serré de la voie permet à l'avant du train de se refléter dans l'arrière où se trouve la caméra et donc notre point de vue. Il va s'engouffrer dans un tunnel sur la droite tandis que son image va s'y jeter par la gauche. L'écran est cette fois coupé en deux verticalement. Image prémonitrice de l'histoire qui attend notre cynique et naïf personnage. Cela pourrait se présenter comme un choix : aller à droite ou à gauche ? Et pourtant ce n'en est pas un puisqu'en ce miroir, pas de droite sans gauche, pas de train sans son image, pas de réalité sans son pendant de fantômes refoulés. Dans les deux cas, tel une anguille sous le rocher, tel le phallus en quelque obscur orifice, le train plonge dans le noir d'une expérience dont on aura bien du mal à départir la réalité de l'imaginaire.



Va-t-il être question de rapport sexuel ? que nenni. Ou alors du seul qui compte vraiment, celui de l'origine, celui qui a fécondé notre mise au monde. Comme tout rêveur, Lockardt plonge dans l'univers de ce château clinique comme on retourne dans le ventre de la mère : sans le savoir. Le miroir du train engendre deux possibles, bien qu'il soit Un : une belle illustration de la bande de Möebius.

L'auteur fait durer le suspense, c'est son travail et son talent. À l'inverse, je dirais tout de suite que ces deux possibles sont la vie et la vie après la vie, soit, la vie éternelle. Ou encore, la vie réelle et le fantasme. Tel est le but à peine dévoilé de la fameuse cure. Nous savons tous que c'est impossible. Ce deuxième versant sera donc onirique, mais la subtilité de la fiction nous l'impose dans une « réalité » montagnaise, colorée et humide : un reflet du passé dans un éternel présent.

Cette quête avait déjà été traitée avec bonheur par Polanski dans « La neuvième porte » (http://une-psychanalyse.com/neuvieme_porte.pdf). Le détective y courait après un type qui courait après la vie éternelle. Ça se terminait dans un château et par l'incendie d'icelui, son diabolique prioritaire riant puis criant dans les flammes. Comme de juste, « A cure for life » se termine dans le château en flammes, son diabolique propriétaire, etc. Quelques gravures anciennes entraperçues dans le film de Gorbinski reflètent le style des gravures qui portaient le message à déchiffrer dans le film de Polanski.

L'idée reste la même : il y aurait un message du passé encrypté dans quelques dessins mystérieux. Telle est la logique du rêve, que les deux auteurs se sont appliqués à mettre en scène.

Dans le film qui nous occupe aujourd'hui, une légende datant d'il y a deux siècles sert de support à toute l'intrigue. Le chauffeur de taxi la raconte à notre missionné de Wall Street. Le maître des lieux de cette époque, un baron Von Reichmerle, faisait déjà des recherches (sur la vie éternelle, ne dit-il pas). Les paysans ont retrouvé sous le soc de leur charrues des cohortes de cadavres desséchés comme des momies égyptiennes. Des paysans comme eux qui avaient servis aux expériences ratées. Obsédé par la pureté, le baron avait conçu, comme les pharaons, le projet d'épouser sa sœur, afin de concevoir des enfants dont les gènes n'auraient pas été souillés par ceux d'une autre famille. Il aurait ainsi découvert les propriétés souveraines de l'eau stagnant sous le château. Moyennant quoi, comme dans l'histoire de Frankenstein, les paysans se sont révoltés. Ils ont envahis le château, arraché du ventre de la sœur le fœtus qu'elle portait, l'ont jeté dans le réservoir d'eau du château, et mis le feu à ce dernier, obligeant le baron à regarder sa sœur se tordre dans les flammes avant de l'y consumer à son tour.

Cette allusion aux pharaons n'est pas qu'anecdotique : eux aussi couraient après la vie éternelle, et leur souci de la pureté du sang d'une famille n'était pas sans rapport. Une façon de survivre dans des enfants qui auraient été plus proches de leurs parents que si une lignée étrangère était venue perturber le processus de reproduction... quasi en miroir.

Où le surmoi (l'exigence de pureté) se met au service du ça (l'inceste).

Nous retrouvons donc la problématique de l'inceste telle que présentée par le mythe d'Œdipe. Ici, on n'en parle pas en ces termes qui n'ont de cesse d'être critiqués tous les jours comme une invention ridicule de la psychanalyse. Mais voici encore un film dont le ressort essentiel se situe dans ce mythe, peu importe comme on l'appelle. Le succès de telles œuvres doit bien faire appel à quelque identification des spectateurs, ignorée d'eux. Cette ignorance explique par ailleurs la détestation à la mode de la psychanalyse qui tombe sous le coup du péché d'avoir révélé cela, l'horreur la plus intime et la plus universelle dont personne ne veut entendre parler pour soi-même.

Dans cet univers de vieillards venus chercher la Cure, Lockhardt est le seul jeune et, tel un analysant, il veut savoir ce qui se passe. C'est d'abord un à côté de sa mission : trouver l'homme qu'il est venu chercher et qu'on s'ingénie à lui cacher. Mais ce qu'il trouve en le cherchant l'incite à chercher plus loin afin de découvrir ce qui se trame dans cette étrange clinique.

Ceci pourrait résumer un grand pan de la logique de la condition humaine. Je crois chercher quelque chose dans la réalité : le bonheur, la richesse, la réussite, (chercher l'homme de Wall Street), et cela recouvre un aspect caché du désir, se chercher soi-même. Qui suis-je ? Cela suppose s'enfoncer dans les caves du château, à entendre : les tréfonds de l'âme inconsciente, à la poursuite de l'origine dans le passé. C'est ce que ne savent pas les vieillards sertis de peignoirs immaculés : eux, ils poursuivent l'avenir de l'éternité. Pourtant on les retrouve bien souvent dans l'eau des multiples piscines, et buvant sans cesse de cette eau d'une transparence idéale dans des verres au design émouvant de simplicité pure, issue de carafes du même métal.

Par un hublot donnant sous l'eau, médusé, Lockhardt voit passer une escouade de nageuses sous-marines septuagénaires plus ou moins grosses qui n'ont pas l'air préoccupées de remonter à la surface pour prendre de l'air.



Plus tard, plus au fond, il découvrira d'immenses bocal dans lequel flottent des humains, dont celui qu'il est venu chercher, sourd à ses appels. Sont-ils morts ou vivants ? Les deux, tel le chat de Schrödinger. Ils sont revenus à la matrice initiale, l'utérus maternel, baignant dans l'amniotique : on comprend alors de quoi est faite cette eau aux vertus si miraculeuses.



Lockhardt lui-même oscille entre acceptation et révolte. À un moment, il accepte la cure, puisqu'on le persuade qu'il est malade sans le savoir. On l'enferme dans un caisson de privation sensorielle, allusion à une technique « new age » qui a été fort pratiquée à une époque. Mais en matière de privation de sensation, le voilà frôlé par des dizaines d'anguilles entrées on ne sait comment. Paniqué, il tente de cogner au hublot pour attirer l'attention du soignant. Hélas, celui-ci est bien trop occupé à se masturber en matant les nichons pendouillant qu'une infirmière d'âge mûr est venue lui offrir.

Qu'est-ce d'autre, si ce n'est ce qu'on appelle « scène primitive », l'enfant dans le ventre de la mère percevant le coït parental et n'y pouvant rien. C'est une des sources de la détresse oedipienne : mes parents me délaissent pour s'aimer l'un l'autre. J'ai très souvent rêvé de cela. D'où le projet incontournable d'assassiner l'un ou l'autre des parents, afin de se conserver les faveurs du restant. Incontournable car sinon, comme dans le film, c'est moi qui vais mourir de cet abandon. Pire, je risque de ne jamais venir au monde si ce coït est bien celui qui a présidé à mon engendrement.

Lockhard manque en effet de se noyer. Sauvé in extremis, il dénonce la présence des anguilles dans la cuve. Les infirmiers explorent : il n'y a rien. Il explore à son tour : il ne voit rien non plus.

Une autre fois, intrigué par le bruit continu qui émane de sa chasse d'eau, il soulève le couvercle du réservoir et y découvre un effrayant nœud d'anguilles. L'instant d'après, il vérifie : elle n'y sont plus. Il va jusqu'à démonter complètement le WC pour vérifier qu'elle ne se sont pas dissimulées un peu plus loin : non, il n'y a rien !

Alors, ruse ? Complot de la clinique pour le persuader qu'il est bien malade ? Ou simples hallucinations ? Ou hallucinations apportées par cette eau mystérieuse que le médecin ne cesse de recommander ? Peu importe : ici, nous sommes dans la logique du rêve, dans laquelle je peux m'imaginer assistant au coït qui m'a engendré alors même que je suis censé ne pas être encore là. Les anguilles ne sont autre chose que l'idée du phallus du père venant taquiner le polichinelle qui est dans le tiroir, lui rappelant que c'est lui qui possède la mère et personne d'autre, alors même que, du fond de sa poche des eaux, le fœtus pourrait s'en croire le seul locataire. Bien sûr, tout cela est imaginaire : nous sommes dans le versant gauche pris par le train du début. Ça n'empêche pas une sacrée efficience sur les destinées.

Petit détail qui tue. Que lisait l'infirmier chargé de le surveiller avant d'être détourné de son devoir par les mamelles de la dame ? il lisait « La montagne magique »

de Thomas Mann. Un roman énorme qui se déroule tout entier dans une clinique pour tuberculeux, en Suisse. Comme dans le film, le narrateur vient seulement pour rendre visite à un ami. Venu pour passer quelques jours, il y restera 4 ans (ou 7 ans ? ma mémoire flanche). « Pourquoi voudrait-on s'en aller ? » dit-on à Lockhardt, à plusieurs reprises. Dans « La montagne Magique », c'est tout à la fin, au moment de partir, qu'on découvre chez le narrateur, une tuberculose : il devra rester. Pourquoi aurait-on envie de quitter la vie éternelle ? ... qui n'est en fait que le retour éternel au ventre maternel.

Comme Knock, le bon docteur persuade les gens qu'ils sont malades afin d'obtenir des clients ... à vie ! « un bien portant est un malade qui s'ignore ! », parole de Knock, reprise par le directeur de la clinique de « A cure for life ». On le voit, les références ne manquent pas !

En effet, à quelques reprises, ainsi que je l'ai déjà signalé, Lockhardt se laissera persuader, pour se réveiller ensuite. Chaque fois qu'on l'appelle « patient », il entre en fureur : « je ne suis pas un patient ! ». Il est comme nous tous, prêt à suivre les consignes des parents pour leur faire plaisir et mériter leur amour, mais tout prêts à se révolter contre eux afin de faire valoir un désir propre, du fait d'un amour propre. Dans cette révolte, je retrouve celle qui m'a fait adopter le terme d' « analysants » pour les gens que je reçois, contre l'immense majorité de mes collègues qui continuent de les nommer « patients ». Voilà un simple terme qui va dans ce sens là, de persuader les gens qu'ils sont malades et qu'ils ont besoin d'une cure pour la vie.

Dans le parc de la luxueuse résidence, les patients, toujours de blanc vêtus, jouent comme des enfants. Les uns font du croquet, d'autres font décoller un cerf volant... un flash back nous montre Lockhardt enfant faisant de même avec son père, avant le suicide de ce dernier. Toute cette mise en scène ne serait elle pas son propre théâtre intérieur, dans lequel il attribue à des personnages autres des brides de souvenirs ?

Selon le bon docteur Von Reichmerle, c'est la vie qui est une maladie, si elle doit se terminer par la mort. Transgresser la loi de la mort pour tous (le seul endroit au monde où règne la plus stricte égalité)...



...C'est aussi transgresser la loi fondamentale de l'interdit de l'inceste. C'était le fait du baron d'il y a deux siècles, avec sa sœur. Mais celui-ci, le baron de notre époque, qui est-il ? La fin nous le dévoilera : c'est le même qui a fini par percer le secret de la vie éternelle et qui, grièvement brûlé autrefois, se la joue dans la réalité avec un visage greffé. À part Lockardt, la seule personne jeune qui traîne dans ce château est une très belle jeune fille qui a été persuadée par le médecin qu'elle était malade. En fait elle est née au château et ne l'a jamais quitté. Le maître des lieux la considère comme sa fille et sa « maladie » est une astuce pour l'empêcher de sortir. J'ai trouvé le cas de figure dans bien des situations dont j'ai eu à m'occuper au dispensaire ! La « maladie » sur laquelle j'étais censé intervenir était aussi supposée résister à toutes mes tentatives. D'où mes difficultés avec les institutions et certains parents, tous préférant le statu quo plutôt que la moindre évolution.

En déchiffrant des archives photographiques (comme dans « La neuvième porte ») (comme moi déchiffrant les images de mes rêves), Lockhardt s'aperçoit qu'elle est vraiment sa fille. Le père l'avait élevée pour s'en réserver l'usage, enfermée loin de toute autre tentation mondaine. Il n'attendait qu'une chose pour consommer l'inceste : qu'elle soit pubère, ce qu'elle n'était toujours pas malgré l'évidence d'une stature d'adulte. C'est en s'avançant dans l'une des piscines souterraines, gardienne de la fameuse eau, qu'elle panique en découvrant le liquide rougi par ses premières règles. Si l'eau y est peut-être pour quelque chose, la présence de Lockhardt pour lequel elle commence à éprouver un sentiment, n'y est sûrement pas étrangère.

Mais son père, dans sa quête d'infinie pureté, la veut pour lui tout seul, renouvelant à deux siècles de distance l'exploit empêché avec sa sœur. Et oui, le fœtus, jeté par les paysans dans le réservoir d'eau miraculeuse, a survécu. Il est devenu la jeune fille qui hante les couloirs du château et le cœur de Lockhardt. C'est à elle qu'il fait appel pour une première tentative d'évasion : elle a un vélo entre les jambes (pas castrée, la meuf !) alors qu'il a une jambe cassée (castré le mec, enfermé dans la raideur de son phallus-jambe qui l'empêche de repartir vers le monde). Quand elle lui répond qu'il lui est interdit de sortir du château, il rétorque : « vous ne faites que ce qui est permis ? ». En effet, l'interdit ici a été inversé de son sens premier, comme dans les rêves : ce n'est

plus l'inceste qui est interdit, mais de s'éloigner du père afin que l'inceste puisse avoir lieu.

Nous avons tous à lutter contre ce genre d'inversion afin de nous trouver un partenaire dans la vie réelle. Certes, le ou les parents y vont de leur désir manifesté de bien des manières, souvent bien voilées, mais l'enfant désire aussi ses parents, et c'est parfois une lutte bien âpre pour se sortir de ce désir premier afin de le déplacer sur un autre objet.

Son père ayant tenté de la violer dans le temple souterrain dédié à la défunte sœur, elle n'y va pas par quatre chemins pour se libérer de cette emprise paternelle : elle lui plante le tranchant d'une pelle dans le sommet du crâne. Quand je disais que l'assassinat était nécessaire ! Mais dans le registre du rêve, bien sûr, et ici nous y sommes à fond.

J'ai été parfois un peu gêné en suivant les progrès de l'enquête de Lockhardt toujours plus bas dans les tréfonds du château, de salle de soins en laboratoire mystérieux... il se déplace un peu trop facilement avec son plâtre, les portes interdites s'ouvrent un peu trop vite, les gardiens le trouvent un peu trop tard. Ce sont mes réserves d'homme de la réalité... dans le rêve, tout est possible, et le réalisateur, qui a manifestement adopté ce point de vue, ne s'embarrasse pas de ces considérations réalistes. Mais comme dans le rêve, nous avons tout le temps l'impression qu'il s'agit de réalité. D'où la séparation-réunion des deux trains de point de vue. Pourtant, l'une de ses premières investigations le conduit de porte en porte à travers des salles uniformément carrelées et baignant dans une vapeur de sauna, jusqu'à une salle sans issue, même pas celle par laquelle il est entré, miraculeusement disparue : nul doute que c'est un indice laissé par l'auteur pour ne pas nous laisser prendre au jeu de la réalité.

Je m'y suis d'ailleurs reconnu. Combien de fois ai-je parcouru en rêve des suites de salles dans une maison ou un appartement improbable qui n'était autre que la métaphore de mon moi, agrémenté des pièces inconnues de moi autrement dites : « ça ».

Il est clair que, devant la facilité d'ouverture de certaines portes, le refoulement trouve le moyen d'en supprimer, voire d'égarer le petit curieux sur de fausses pistes. Tout se passe comme si Lockhardt, comme nous tous, était à la fois aiguillonné par la curiosité de se découvrir lui-même, y compris dans son côté obscur, et l'angoisse de ce qu'il pressent de nauséabond au tréfonds de lui-même : la rivalité avec ce père contre lequel il va lutter physiquement dans une bagarre finale à laquelle Hannah mettra un terme en lui roulant une pelle, la rivalité de son phallus dans le caisson de privation sensorielle, la profusion de ces anguilles comme autant de rappel de la possibilité d'autonomie du phallus, c'est-à-dire de castration, peut-être le rappel d'un viol oral au moment où le bon docteur le livre à un sadique dentiste, puis lorsqu'il lui enfourne de force un tuyau dans la bouche par lequel passeront ensuite des cohortes de petites anguilles, images des spermatozoïdes grossies par les fantasmes.

C'est d'ailleurs là que nous comprendront d'où viennent les pouvoirs de l'eau : il faut qu'elle soit convenablement filtrée, et ce sont les corps des malades qui servent de



filtre ! La différence de ces expériences avec celles d'il y a deux siècles, dit le docteur, c'est qu'il s'était servi de paysans non consentants. Aujourd'hui, il a compris que le consentement était le secret : d'où, la réussite de son élixir de jouvence sur des patients qui ne veulent plus repartir. Ils sont eux-mêmes la source du liquide qui les fait vivre éternellement. Métaphoriquement, c'est une excellente leçon de sagesse. Ça ne l'empêche nullement de l'imposer à Lockhardt et de se mettre en œuvre de violer sa fille. Et puis, même ce consentement acquis des autres, ne l'est-il pas par quelques ruse, suggestion ou drogue (les « vitamines » qu'ils prennent tous)

Ainsi en est-il fréquemment des parents qui apparemment n'imposent rien à leur enfants tout en faisant bien sentir par la bande qu'ils préféreraient tel ou tel chemin pour eux. Ce qui n'est finalement pas si néfaste que ça, puisque ça donne des repères pour pouvoir dire : oui, je prends ce chemin, non, j'en prends un autre.

Et puis il y aussi un autre facteur qui contribue à la vertu curative de l'eau. Les morts sont jetés dans le réservoir, où ils sont dévorés par les anguilles. Comment ? il y a des morts alors que personne n'est censé mourir ? Oui, logique du rêve toujours. Cette fois la référence est « Soleil vert », ce film de science fiction des années 70 qui a fait date, car il montrait un monde qui, ayant épuisé toutes les ressources, en était réduit à offrir aux hommes leurs propres cadavres en pâture. Et donc, logique de cet illogisme, le père, avec sa pelle dans la tête, tombe dans la piscine et se fait dévorer par les anguilles.

Finalement c'est bien d'un père qu'on se nourrit psychologiquement pour, par un certain nombre de traits d'identification, tenter cependant notre propre chemin dans la vie. Freud avait décrit ça comme « le repas totémique », source du symbolique.

4-mai-18